convulsivement la main de Clarisse, lacha un cri déchirant et tomba sans connaissance dans les bras de sir Gosford, en murmurant le nom " d'Antonio."

En ce moment la lune se levait, et la brise commençait à se faire sentir.

---

CHAPITRE VIII.

## Amour de Fille.

Depuis deux à trois mois, un jeune homme avait fait l'acquisition d'une des plus belles plantations aux environs de la ville de Matance. C'était un étranger. Personne ne le connaissait. Mais il était si beau, si bien fait, si noble dans ses manières, si riche, qu'il devint bientôt l'objet de l'admiration de toutes les jeunes filles de la cité. Tous les jours il venait à la ville, monté sur un magnifique cheval barbe, qu'il maniait avec tant de grace ; il descendait d'ordinaire au Café de la Régence où, après avoir jeté la bride de son cheval au garçon de l'écurie, il entrait prendre une tasse de chocolat et fumer une cigaritto. Il lisait les journaux, écoutait les nouvelles, et allait ensuite faire un tour sur les quais, d'où il revenait au café reprendre son cheval, après s'être promené quelque temps dans les rues de Matance, regardant les nouveautés et lorgnant les jolies signorittas.

En général les jeunes et jolies filles n'aiment pas qu'on les lorgne, mais quand c'est un grand et beau jeune homme, à la taille si souple, aux yeux noirs si vifs, au teint brun si mâle, à la moustache si fine, comme notre nouveau planteur ; oh ! alors c'est bien différent. Elles pardonnent volontiers même un peu de hardiesse, pourvu qu'elles puissent paraître ne pas s'en apperçevoir. Or ce n'était pas par la timidité que pêchait notre beau cavalier, tant s'en faut.

Toutes les après-midi, vers les six heures, quand le soleil brulant des tropiques commençait à disparaître derrière les palmiers et les cocotiers, et que la brise du soir venait rafraichir l'atmosphère si lourd, oh alors comme les splendides promenades de Matance devenaient animées. Toute la ville semblait se réveiller de sa longue sieste, pour venir respirer la vie avec le parfum des fleurs sur le *Pasco*. Les vives et folâtres jeunes filles de l'isle de Cuba, aux yeux noirs, aux longs cheveux soyeux, au teint chaud, au tempérament ardent, venaient boire à longs traits, à la coupe des plaisirs dans ce voluptueux atmosphère de la reine des Antilles. Les volantes, ces nonchalantes voitures de Cuba, aux somptueux attelages argentés, traînées par des mules sur lesquelles étaient montés les caléseros, avec leurs fantastiques chaussures ; les chevaux, pur sang, avec leurs cavaliers aux larges sombreros ; les piétons avec leurs badines et leurs cigarettes ; tout se trouvait au Pasco, car c'est une fête de tous les jours aux antilles que l'heure où le soleil se couche. Le Pasco c'est le rendez-vous de toute la ville ; des gens d'affaires pour leurs transactions, des amants pour leurs amours. Or vous sentez bien que notre riche et élégant planteur ne manquait pas de se rendre tous les soirs sur le Pasco, sur son beau et fringant cheval barbe. Comme les jeunes filles admiraient la fermeté avec laquelle il se tenait en selle, la vigueur et l'élégance avec laquelle il faisait bondir et caracoller son destrier, dont les naseaux brulants semblaient jeter des flammes. Quelque fois par un bizarre caprice, il le lançait au galop, à travers la campagne, et au moment où il semblait emporté dans sa course impétueuse, il l'arrêtait tout court en le jetant sur ses hanches, et le faisait se dresser tout droit sur ses jarrets de derrière.

—Quel noble animal et quel élégant cavalier ! disait une belle jeune fille, au teint de rose et aux longs cheveux blonds bouclés, à sa vieille gouvernante, qui était assise près d'elle dans une magnifique volante. Il y a plusieurs jours que je le rencontre sur le Pasco, et je ne le vois jamais parler à personne ; j'aimerais beaucoup savoir qui il est.

Cette jeune fille n'était pas née à l'isle de Cuba, son teint et ses blonds cheveux trahissaient une origine étrangère. Cependant sa longue résidence aux Antilles, où elle avait été amenée toute jeune encore, lui avait donné cet air de nonchalante et voluptueuse mollesse, cette espèce de limpide morbidezza si particulière aux creoles des Iles.

—Je ne le connais pas ; je pense cependant que ce doit être ce riche étranger qui est venu dernièrement sur la superbe habitation de la Campagna, qu'il a achetée, dit-on, à un prix extravagant, du vieux Don Garcia del Ricou.

—J'aimerais beaucoup à faire sa connaissance. Il faut, ma chère Carlotta, que tu trouves le moyen de me l'introduire. Tu me feras bien ce petit plaisir, n'est-ce pas, ma bonne Carlotta.

Et la jeune fille jeta à sa duègne un de ces coups d'œil si caressant, que la vieille Carlotta, qui était une vraie espagnole et se rappelait encore ses amours du jeune âge, ne put s'empêcher de sourire à l'ardeur de la jeune fille.

—Allons, je vois que je ne puis rien vous refuser, nous verrons, nous verrons ; mais surtout de la discrétion.

—Carlotta, prends garde ; le voilà qui vient, il nous regarde, oh ! mon Dieu, s'il allait s'appercevoir.

Et elle détourna la tête, un vif incarnat colorant ses joues d'une teinte purpurine ; mais pas assez vite cependant pour empêcher l'élégant cavalier, qui arrivait au léger galop de son cheval, d'appercevoir les vives carnations qui avaient trahi l'émotion de la jeune fille.

"C'est une bien belle personne !" se dit-il à lui-même, quand il fut passé, "et j'ai cru remarquer.... mais non, c'est peut-être une erreur." Il se retourna cependant sur sa selle pour examiner la volante ; puis il arrêta son cheval ; puis il tourna la bride dans la direction qui suivait la voiture et se mit à penser ; puis, tout en pensant, il lança son cheval au galop sur les traces de la volante, qu'entraînaient deux mules blanches richement caparaçonnées. Au bout du Pasco, la volante retourna ; et les yeux du jeune homme et de la jeune fille se rencontrèrent.

Elle est bien belle, pensa le jeune homme. Il est bien beau, pensa la jeune fille.

D'étranges impressions se réveillèrent soudainement dans son cœur ; elle le sentit battre d'un mouvement jusqu'alors inconnu ; une indéfinissable sensation de voluptueuse langueur sembla s'emparer de tous ses sens. Elle se sentait comme fascinée sous ce regard de feu qui la bouleversait. Elle baissa la vue, et demeura longtemps silencieuse, et la tête penchée.

Peu à peu les volantes quittèrent le Pasco, et à mesure que